JABLONKA (Ivan). – *Ni père ni mère. Histoire des enfants de l'Assistance publique (1874-1939)*

Paris : Éditions du Seuil, 2006. – 375 p.

Jean-Claude Farcy

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/histoire-education/1369>

DOI : 10.4000/histoire-education.1369

ISSN : 2102-5452

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2007

Pagination : 140-144

ISBN : 978-2-7342-1076-4

ISSN : 0221-6280

Référence électronique

Jean-Claude Farcy, « JABLONKA (Ivan). – *Ni père ni mère. Histoire des enfants de l'Assistance publique (1874-1939)* », *Histoire de l'éducation* [En ligne], 113 | 2007, mis en ligne le 03 avril 2009, consulté le 20 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/1369> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/histoire-education.1369>

Ce document a été généré automatiquement le 20 mai 2021.

© Tous droits réservés

JABLONKA (Ivan). – *Ni père ni mère. Histoire des enfants de l'Assistance publique (1874-1939)*

Paris : Éditions du Seuil, 2006. – 375 p.

Jean-Claude Farcy

RÉFÉRENCE

JABLONKA (Ivan). – *Ni père ni mère. Histoire des enfants de l'Assistance publique (1874-1939)*. – Paris : Éditions du Seuil, 2006. – 375 p.

¹ L'ouvrage d'Ivan Jablonka apporte une contribution fondamentale à l'histoire de l'Assistance publique sous la Troisième République en mettant l'accent, à juste titre, sur les enfants sans famille, ces « silencieux de l'histoire » auquel l'auteur redonne la parole, tout en éclairant avec une grande finesse d'analyse le traitement dont ils sont l'objet. En utilisant quelque 400 dossiers personnels des enfants passés par l'Assistance publique de la Seine et les Assistances départementales de la Somme et du Loir-et-Cher, il nous permet de suivre le parcours de ceux qui n'ont ni père ni mère, depuis la séparation d'avec la famille biologique jusqu'à la « vie qui les attend » à l'âge adulte. Il montre, avec beaucoup de nuances, comment la volonté républicaine de protéger et d'améliorer le sort de ces enfants ne s'affranchit pas complètement des contraintes sociales, la stigmatisation dont sont victimes les pupilles restant un des traits majeurs de leur condition, malgré les efforts notables accomplis, particulièrement à la fin du XIX^e siècle, par les institutions qui les prennent en charge. Il est d'ailleurs significatif de constater – comme l'auteur le fait remarquer – que cette stigmatisation est intériorisée par les sans famille : ces derniers ont longtemps protesté de manière purement individuelle contre le sort qui leur était fait, ne s'organisant en association pour défendre leurs intérêts (pour obtenir, notamment, le droit de connaître leurs

parents biologiques) que tout récemment, quand l'abandon d'enfants est devenu marginal.

2 Or celui-ci avait une importance considérable au XIX^e siècle : entre 25 000 et 30 000 enfants abandonnés chaque année pendant la Restauration et la monarchie de Juillet, encore 15 000 à la Belle Époque, dont un tiers de « petits parisiens ». La misère, la réprobation de l'illégitimité et l'infériorité civile des femmes expliquent la fréquence des abandons. Enfants trouvés exposés peu de temps après leur naissance dans un lieu public ou un tour, enfants abandonnés, orphelins et enfants moralement abandonnés depuis la loi de 1889 sur la déchéance paternelle alimentent le placement chez des parents nourriciers. L'Assistance publique, sous l'impulsion républicaine, prend le relais de la charité privée et encadre fortement ce placement, toujours réalisé à la campagne à une époque où les valeurs agrariennes sont en honneur. Comme pour les jeunes délinquants placés dans les colonies agricoles depuis la création de Mettray, la régénération et la réintégration dans la société ne peut que se réaliser loin de la ville, estimée corruptrice, et génératrice des ruptures familiales comme de la délinquance juvénile.

3 La rupture avec les parents marque profondément l'enfance et la jeunesse, et même la vie adulte de ceux qui vont être placés sous la tutelle de l'Assistance. Ce thème majeur est développé tout au long de l'ouvrage, de l'analyse de la parentèle de substitution au vécu de l'enfance, dans « l'opprobre et l'infériorité », et à celui d'une « jeunesse » qui tend à se rapprocher de celle des autres jeunes du village mais débouche sur un avenir incertain. Jamais, quels que soient les efforts de la politique volontariste des autorités républicaines, les sans famille ne peuvent surmonter leur statut d'infériorité, et c'est seulement l'évolution économique et sociale de l'entre-deux-guerres qui ouvre quelques perspectives à une minorité d'entre eux, quand l'abandon d'enfants commence à régresser et que les opportunités d'emploi se multiplient hors du monde agricole dans lequel ils ont été longtemps confinés.

4 La première partie commence par l'évocation de la rupture familiale, en montrant bien qu'elle est vécue différemment selon qu'il y a abandon dès la naissance ou après, quand l'enfant a connu sa famille. Dans le premier cas, la tâche de l'Assistance est facilitée dans la mesure où son obsession est d'effacer les « tares de l'hérédité ». Dans le second, elle a plus de difficulté à instaurer une séparation définitive et à détruire l'influence familiale. Si elle répugne à restituer les enfants aux parents – les enquêtes à domicile réalisées à cette occasion en portent témoignage –, elle ne peut toutefois empêcher la correspondance et les retrouvailles, parfois clandestines. En fait, l'Assistance publique souhaiterait se substituer entièrement à la famille d'origine défaillante. Le directeur de l'agence locale aime à se considérer comme un père de substitution, surveillant les placements par des tournées nombreuses, suggérant des modèles de conduite par ses instructions et lors du traitement des incidents, récompensant ceux qui répondent à ses attentes. Pour beaucoup de pupilles – leur courrier en témoigne –, ce directeur est un soutien auquel on fait souvent appel en cas de difficulté dans la famille d'accueil, ou même plus tard, quand le stigmate du placement perdure à travers les démarches administratives à accomplir. Plus encore, les parents nourriciers sont évidemment au cœur de la nouvelle parentalité. Ivan Jablonka éclaire avec pertinence la marge d'autonomie dont disposent ces parents issus en majorité de la petite paysannerie aisée, couples en mal d'enfant ou familles

nombreuses dans lequel l'enfant de l'Assistance répond tout autant aux nécessités économiques (il apporte un revenu supplémentaire) qu'à un désir affectif.

5 L'enfance de ces sans famille, malgré les progrès notables de la lutte contre la mortalité infantile à la fin du XIXe siècle (loi Roussel et révolution hygiéniste liée aux découvertes de Pasteur donnent à l'Assistance les moyens de vaincre l'hécatombe des enfants placés lors des décennies antérieures), reste vécue dans une condition inférieure à celle des autres enfants du village. D'abord parce que perdure toujours le stigmate de l'abandon. À ce niveau, les préjugés populaires se retrouvent chez les élites pour voir dans l'anormalité le fruit de l'immoralité (les « bâtards »). L'Assistance publique elle-même entretient la stigmatisation par son système de marquage (collier avant l'école, vêtue spécifique et hors mode), par sa réticence à sanctionner les mauvais traitements infligés par certains parents nourriciers ; la valorisation des pupilles de la Nation après la Première Guerre mondiale prouve que le statut inférieur des enfants abandonnés est encore largement intériorisé par les autorités dans le premier XXe siècle. Mal considérés, les sans famille peuvent vivre une enfance « heureuse » chez leurs parents nourriciers, il n'en reste pas moins qu'ils ont une condition inférieure à celle des autres enfants, en raison de leur origine biologique, des effets psychosomatiques de l'abandon – analysés avec finesse par l'auteur –, des préjugés à leur égard, de l'exploitation dont ils sont souvent victimes et des limites que la politique nationale fixe à leur éducation. Les comparaisons faites avec les enfants vivant dans leur famille montrent qu'ils ont une stature inférieure et sont davantage réformés au service militaire, que, si l'analphabétisme a été éliminé, ils sont moins nombreux à passer le certificat d'études, et que l'administration, persévérant dans son idéal agrarien, ne leur ouvre qu'avec une extrême parcimonie les portes de l'enseignement au-delà de l'école primaire.

6 Dès lors, il n'est pas étonnant que l'avenir tout tracé de ces enfants soit celui du travail de la terre : plus encore que les autres jeunes du village, ils sont placés comme domestiques agricoles et beaucoup, à l'âge adulte, sont voués à rester membres du prolétariat rural, rares étant ceux qui deviennent employés ou fonctionnaires à la ville. En majorité, notamment parmi les abandonnés à la naissance, ils s'enracinent dans leur pays d'accueil. Pour une part, même adultes, ils restent enfermés dans leur statut, dépendants de l'Assistance pour leurs papiers administratifs, se heurtant toujours, jusqu'à une date récente, à l'interdit qui pèse sur la recherche de leurs origines. Jusqu'à la fin de leur vie, ils restent des « moindres êtres ».

7 Conclusion pessimiste, mais en rapport avec une réalité analysée par Ivan Jablonka avec une grande maîtrise et un sens aigu de la nuance. C'est avec beaucoup d'émotion que l'on découvrira la parole des sans famille restituée à travers leurs dossiers personnels, et le lecteur appréciera sans nul doute la richesse et la finesse de l'interprétation, présente à chaque page, de ce grand livre d'histoire.

AUTEURS

JEAN-CLAUDE FARCY